

Histoire de la philosophie

61 La philosophie du processus de Whitehead

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

En tout cas, nous allons nous concentrer cette semaine sur Whitehead, la philosophie du processus et la théologie du processus, en raison des deux philosophes du processus que Stumpf aborde dans le même chapitre : Bergson et Whitehead. J'ai choisi de me concentrer sur Whitehead en raison de son influence considérable sur le développement de la théologie du processus. Nous en verrons les prémices chez Whitehead, et j'aborderai ensuite d'autres aspects de cette théologie.

Mais Whitehead est, sans aucun doute, de ces deux auteurs, le plus influent de la seconde moitié du XXe siècle. Vous n'avez pas encore commencé à lire Whitehead. J'imagine que cela signifie que vous n'avez même pas commencé à lire le chapitre de Stumpf où il présente Whitehead.

Il a commencé sa carrière comme mathématicien à Cambridge. Il est ensuite devenu philosophe des sciences à l'Université de Londres. Et à 63 ans, alors qu'il envisageait de prendre sa retraite, il est devenu professeur de philosophie à Harvard, poste qu'il a occupé pendant une quinzaine d'années, je crois.

Et lorsqu'il prit finalement sa retraite, il continua à vivre là, à l'ombre de Harvard Yard, et sa maison était ouverte aux étudiants et aux professeurs. Ainsi, les conversations avec Whitehead furent enregistrées à partir de ce moment-là jusqu'à sa mort, je crois, à l'âge de 88 ans. Il était né en 1859, il me semble. Permettez-moi de commencer par évoquer les influences qui ont façonné sa pensée.

La première est la philosophie de Hegel, que j'appelle l'idéalisme évolutionniste de Hegel. Vous comprenez bien l'idéalisme chez Hegel. Évolutionniste, oui, en raison de son insistance sur le développement historique.

Un certain nombre de Les idéalistes du XIXe siècle et leurs successeurs, dont nous parlions la semaine dernière, peuvent être considérés comme des idéalistes évolutionnistes. Certes, ils adhèrent à la théorie de l'évolution, à la sélection naturelle, si vous préférez, ou à diverses autres variantes de cette théorie. Mais ce ne sont pas des naturalistes philosophiques, ni des naturalistes métaphysiques.

Ce sont des idéalistes. Ainsi, selon eux, la théorie de l'évolution est compatible avec le naturalisme, compatible avec l'idéalisme. Leur argument est que, bien que la réalité sous-jacente soit de nature spirituelle, voire spirituelle absolue chez Hegel, cet esprit immatériel, libre et créateur se manifeste à différents degrés dans les phénomènes naturels, l'existence humaine et l'histoire de l'humanité.

Ainsi, le processus évolutif – évolution biologique, évolution culturelle, le processus évolutif dans son ensemble – est compris comme le déploiement dialectique de l'absolu, jusqu'à un point où cette liberté d'esprit devient consciente et non plus seulement implicite, mais inconsciente. L'expression consciente de cet esprit libre et créatif dans la culture constitue donc le zénith vers lequel tend le processus évolutif.

Or, ce type de pensée évolutionniste s'inscrivait dans un contexte idéaliste. La conscience en est donc la clé, le modèle fondamental. Qu'est-ce que cette conscience de soi en devenir ? Voilà la clé.

Et de toute évidence, la conscience de soi en devenir n'est pas une substance. Hegel ne conçoit pas l'esprit comme une substance immuable, mais comme un processus créatif. Ce n'est pas une substance, mais un processus.

On assiste donc à un changement dans la notion fondamentale de réalité, passant de l'immuabilité d'une substance de base (qu'il s'agisse de l'eau de Thály, de la chose pensante de Descartes, ou autre). On passe d'une substance immuable à une sorte de processus dialectique qui possède, comme chez Hegel, une structure logisique globale, mais aucune substance immuable.

C'est la structure du processus qui demeure inchangée, et non sa nature même qui évolue. Chez Hegel, cela se traduit par la notion de processus chez Whitehead. Et, à l'instar de Hegel, il élabore une phénoménologie du processus.

Autrement dit, une phénoménologie de la conscience. Une description du processus, de la structure des événements qui le composent. Et ce processus n'est pas une chose mécaniste, comme dans la science du XVIIIe siècle.

Mais le modèle est plus organique que mécaniste. Il s'apparente davantage à un processus de croissance qu'à une machine. Et les ingrédients ne sont pas atomisés au sens où ils n'auraient aucune relation essentielle les uns avec les autres.

Mais les ingrédients sont plutôt des relations que des atomes isolés. Une entité est donc une unité relationnelle avant tout. Voilà ce que propose l'idéalisme évolutionniste.

Et tout cela se retrouve chez Whitehead. À l'exception de l'idéalisme. Voyez-vous, Whitehead affirme qu'il va transposer cela dans une métaphysique naturaliste.

Il ne se veut donc pas un idéaliste de l'évolution, mais un naturaliste de l'évolution. Du moins, c'est ce qu'il affirme. Quant à savoir si, vers la fin de sa vie, lorsque le concept de Dieu prendra une place plus importante dans sa pensée, cela changera, c'est une autre question.

Mais au moins, son intention en développant la métaphysique était un naturalisme évolutionniste. En réalité, le penseur hégélien qui l'a le plus influencé était F.H. Bradley. Et ceux d'entre vous qui ont séché le dernier cours seront à jamais privés de connaissances, car c'est à ce moment-là que nous avons parlé de F.H. Bradley.

Whitehead cite explicitement Bradley plutôt que Hegel. Dans les textes de Bradley présents dans l'anthologie de Gardner, vous remarquerez que Bradley parle des apparences, des qualités et de la distinction entre substance et qualité, comme s'il s'agissait de pure abstraction, et non d'une réalité concrète en soi.

Et Whitehead est d'accord. Donc, en substance, Whitehead approuverait les idées de Bradley présentes dans l'anthologie selon lesquelles le monde des apparences est une abstraction et non une réalité concrète. Ce qu'il conteste, c'est l'idéalisme de Bradley.

Sinon, il doit en prendre la relève. Bradley soutient que l'empirisme classique, celui de John Locke, est coupable de toutes sortes d'abstractions erronées, notamment la distinction entre qualités primaires et secondaires. Or, même Bradley a démontré qu'il s'agissait d'une abstraction, non conforme même à l'expérience vécue.

La distinction substance-qualité. Or, je crois que Berkeley a démontré qu'il s'agissait d'une abstraction, car comment connaître la substance si l'on ne connaît que les qualités ? Le quelque chose que je ne connais pas, mais pas ce que c'est. est une abstraction . La distinction espace-temps.

En ce qui concerne la physique moderne, cela devient assurément une abstraction. Un savoir représentationnel. Des idées qui représentent autre chose.

Abstraction. Tout au long du récit, il perçoit l'abstraction sous-jacente. Et lorsque Bradley parle de degrés de réalité dans le monde des apparences, de degrés variables de réalité dans le monde des apparences, c'est précisément le langage que Whitehead affectionne.

Des degrés d'apparition variables. Nous y reviendrons plus tard, lorsque nous étudierons son gradualisme. La nature fondamentale des choses est explicitée à différents degrés dans la hiérarchie de l'être.

Or, dans cet idéalisme évolutionniste du XIXe siècle, il y a une autre influence, peut-être moins explicite chez Hegel, bien que nous l'ayons mentionnée. On a souvent tendance à la mettre en évidence : le romantisme du XIXe siècle. Je ne suis pas certain que Whitehead ait puisé son inspiration chez Hegel autant que chez Wordsworth.

Sa fille a écrit qu'à une certaine époque, il lisait Wordsworth comme s'il s'agissait de la Bible. Elle épousa, je crois, un pasteur épiscopalien ; elle savait donc sans doute de quoi elle parlait.

Mais les thèmes de Wordsworth sont omniprésents dans son œuvre. Vous les retrouverez dans un chapitre intitulé « La réaction romantique dans la science et le monde moderne », où la poésie et la philosophie occupent une place aussi importante, notamment grâce à la poésie de Wordsworth lui-même. Car il perçoit la dimension philosophique de la réaction romantique contre la science mécaniste et le rationalisme des Lumières.

Bon, d'accord, ça fait partie de l'idéalisme du XIXe siècle, mais l'influence de Whitehead devient assez évidente. J'ai trouvé des similitudes verbales entre les poèmes de Whitehead et certains passages des poèmes de... ai-je dit Whitehead ? Des poèmes de Wordsworth. Et aussi certains passages de son ouvrage * Process in Reality*, son long traité technique sur la métaphysique.

C'est passionnant. Si vous souhaitez approfondir l'œuvre de Whitehead, je vous suggère de lire également les poèmes de Wordsworth. C'est très intéressant.

Très bien, voilà la première influence. La seconde vient de la science moderne. Après tout, il était avant tout mathématicien et scientifique.

Il a collaboré avec Bertrand Russell, je crois en 1903, à un ouvrage qui a véritablement introduit la logique symbolique au XXe siècle. Un ouvrage intitulé le Traité. Bertrand Russell, non, pas le Traité, c'est ce qui m'a inspiré, les Principia Mathematica.

Les Principia Mathematica. J'ai un prompteur ici, vous voyez, pour m'aider. Les Principia Mathematica, Principes des mathématiques.

Dans cet ouvrage, Russell et Whitehead, alors enseignants à Cambridge, ont collaboré et démontré que les mathématiques sont réductibles à la logique formelle. Ils y ont ainsi introduit le symbolisme mathématique, éliminant l'ambiguïté des variables et rendant possibles les systèmes déductifs formalisés prisés des logiciens.

Il était donc d'abord mathématicien et, comme d'autres mathématiciens de son époque, très intéressé par la logique et, par conséquent, par la philosophie des sciences. Durant son séjour à l'Université de Londres, où il enseignait cette discipline, il publia trois ouvrages de physique théorique. Du moins, à la frontière entre la physique théorique et la philosophie des sciences.

Donc, très bien, cela le passionnait. Qu'est-ce qui, dans la science moderne, influence la philosophie ? Sans aucun doute, la biologie du développement. Tant au niveau macro, la théorie de l'évolution, qu'au niveau micro, la génétique.

Biologie du développement. Il n'en parle pas autant que de physique. Il était plus proche de la physique.

Et vous constaterez que dans **La science dans le monde moderne**, il aborde la portée philosophique de trois développements modernes en physique. Tout d'abord, la théorie du champ électromagnétique.

Nous raisonnons donc en termes de champs de force plutôt qu'en termes de simples corps soumis à une attraction gravitationnelle. Champs de force. Deuxièmement, la physique quantique.

Là où les unités de base sont, si l'on veut, des unités d'énergie plutôt que des particules de matière solide. La physique quantique. Et troisièmement, la théorie de la relativité d'Einstein, incluant la relativité de l'espace-temps, la théorie de la relativité générale.

$E = mc^2$. Théorie de la relativité. Le professeur qui enseignait le cours de Whitehead que j'ai suivi en master disait qu'il n'y avait que deux personnes qui comprenaient vraiment la théorie de la relativité.

L'un était Einstein, l'autre Whitehead. Je ne sais pas s'il y a eu des progrès depuis deux siècles, ou plus. Mais il semble en tout cas que oui.

Tu es réveillé ? D'accord. Mais au moins, il semble comprendre la théorie de la relativité. Et il l'intègre à sa métaphysique.

Étonnamment. Remarquez ce qui se passe. Ici, il est naturaliste plutôt qu'idéaliste.

Ici, il s'intéresse à la physique moderne. Il se positionne donc, en tant que naturaliste s'intéressant à la science moderne, comme un réaliste scientifique, considérant la science comme un récit provisoire de la réalité.

L'idéaliste avait une vision phénoméniste de la science. Whitehead, lui, en avait une vision réaliste. Pourtant, tous deux semblent poursuivre les mêmes fins et les mêmes objectifs.

En effet, il s'agit de préserver une vision romantique de la vie et de la nature. Et, comme nous le verrons plus loin, d'insister sur le fait qu'il n'existe pas de séparation absolue entre les faits et les valeurs. Le monde naturel est imprégné de valeurs.

L'idéaliste voulait affirmer cela et, par conséquent, rejetait l'explication scientifique de la réalité. Whitehead souhaite affirmer la même chose, mais il accepte l'explication scientifique de la réalité. Comment cela se fait-il ? Eh bien, en raison de l'évolution de la science moderne.

Il soutient que la biologie du développement et la physique énergétique, la théorie de la relativité, nous permettent d'affirmer que les faits physiques de l'existence quotidienne sont porteurs de valeur, de sens et de finalité. Il en revient à une interprétation téléologique de l'univers scientifique.

Voici donc un naturaliste philosophe, qui va déceler une valeur morale et esthétique inhérente aux choses. Oui, il parle beaucoup de science dans ses écrits. Il considère que la philosophie a une double fonction vis-à-vis de la science.

L'une des solutions consiste à critiquer les abstractions scientifiques. Revenons à ce mot : abstraction. Ces abstractions qui prennent une notion théorique comme l'égalité pour réalité ultime.

Une abstraction erronée. Critiquer ces abstractions fait partie du rôle de la philosophie. Et il critique la science mécaniste.

Vous constaterez que c'est là la fonction principale des six premiers chapitres du livre que vous êtes en train de lire. Mais leur seconde fonction consiste à se livrer à ce qu'il appelle des envolées d'imagination spéculative, fondées sur la science moderne.

Autrement dit, il s'agit d'extrapoler à partir de la science pour aboutir à un schéma métaphysique spéculatif. Et il compare ces envolées de l'imagination spéculative à ce que représentaient les voyages en avion dans les années 1920. Si vous pouvez l'imaginer.

En clair, vous planeriez au-dessus des nuages, dans ce monde enivrant d'imagination spéculative. Périodiquement, pour reprendre vos repères dans le monde réel, vous redescendriez sous les nuages pour vous situer. J'imagine qu'aujourd'hui, s'il avait raison, il dirait plutôt « vérifications radar » ou quelque chose du genre.

Autrement dit, des envolées spéculatives philosophiques, métaphysiques. Mais toujours ancrées dans les faits scientifiques et l'expérience ordinaire. L'expérience concrète.

Parce qu'il est réaliste sur les deux points. Donc, si vous voulez, il a deux types de points de référence empiriques : la science et l'expérience concrète.

Non pas les abstractions d'un empiriste comme Locke, mais le type d'expérience que nous pouvons décrire phénoménologiquement par l'introspection. La conscience de soi est la fenêtre sur la réalité.

Une introspection consciente. C'est pourquoi, à la lumière de cette réflexion, il dénonce constamment certains sophismes. Le sophisme du concret déplacé.

Oups, je suis incapable d'écrire correctement. Bon. L'erreur de la concrétude déplacée et l'erreur de la simple localisation.

Si le concret est l'opposé de l'abstrait, on comprend mieux l'erreur de confondre le concret à tort : attribuer le caractère concret à une abstraction pure et simple. L'erreur de confondre le concret à tort consiste donc à prendre les abstractions pour des réalités.

Partant du principe que les abstractions intellectuelles, les abstractions théoriques, possèdent une existence concrète, il n'en est rien. C'est l'illusion d'une concrétude mal placée.

Et il accuse constamment la science mécaniste de cela. L'autre erreur est l'illusion de la localisation simple, qui consiste à supposer l'existence de points fixes dans un espace uniforme, soumis à un temps uniforme de type newtonien.

Localisation simple. Il suffit donc d'annoncer les coordonnées pour localiser l'objet. Cependant, il faut tenir compte du fait que le mouvement s'inscrit dans l'espace et le temps.

Et les coordonnées spatiales changent, variant avec le temps. Relativité. La relation entre l'espace et le temps.

Par conséquent, la notion de simple localisation, telle que nous l'utilisons en géographie, n'est qu'une abstraction qui peut s'avérer utile à certains égards, mais totalement inutile à d'autres. Ceci, sous l'influence de la science moderne. Le troisième point pourrait vous surprendre.

Les Pères de l'Église d'Alexandrie. On pourrait se demander ce qu'un naturaliste philosophe fait à commercer avec les Pères de l'Église d'Alexandrie. En réalité, il tente d'acquérir leur doctrine de Lagos. C'est ce qu'il fait, il s'approvisionne auprès d'eux.

Il souhaite acquérir la doctrine de Lagos. Il est très impressionné par le platonisme, et plus particulièrement par le moyen platonisme.

Pas seulement Platon, mais le platonisme moyen, qui a développé le concept de Lagos en évoquant la structure ordonnée de la nature. Pour bien comprendre, il faut revenir un peu en arrière.

Pour commencer, de même qu'un hégélien dirait que toute la philosophie ultérieure n'est qu'une suite de notes de bas de page à Hegel, Whitehead affirme, à un endroit, que toute l'histoire de la philosophie n'est qu'une suite de notes de bas de page à Platon. On commence alors à comprendre que ce qu'il apprécie chez Hegel, c'est la conception des processus de la nature comme étant fondamentalement de nature spirituelle, créatrice, mais dotés d'une structure de Lagos, une structure dialectique. Mais ce n'est qu'un élément parmi d'autres pour comprendre cela.

L'autre particularité, c'est qu'il a grandi dans un presbytère. Son père était pasteur épiscopalien, de confession évangélique, dans la ville de Ramsgate, dans le sud-est de l'Angleterre, à une trentaine de kilomètres de chez moi. Du coup, quand on était enfants, on allait assez souvent à Ramsgate à vélo.

Et je crois connaître l'église où il se trouvait, même si je n'y suis pas retourné depuis. Whitehead a donc grandi dans cette maison. Lorsqu'il est parti étudier à Cambridge, il a d'abord lu avidement des ouvrages de théologie, avant de se rendre compte que ce n'était pas pour lui.

Il ne put se le procurer. Il vendit tous ses livres de théologie, se tourna vers les mathématiques et, avec Bertrand Russell, fut étudiant à l'université. Plus tard, cependant, dans l'un de ses ouvrages publié dans les années 1930, intitulé « Aventures des idées », son intérêt renouvelé pour la théologie, et plus particulièrement pour Origène et les platoniciens chrétiens d'Alexandrie, transparaît clairement.

Origène, Clément, cette tradition. Le moyen platonisme est présent. Et ce qui l'attire, c'est la conception du logos et l'idée que dans les émanations de Dieu le bien – et vous vous souvenez qu'ils n'étaient pas clairs sur la création ex nihilo –, dans les émanations de Dieu le bien, cette structure du logos se transfère à chaque manifestation finie, comme chez les Stoïciens, pour qui il y avait le logos spermaticos, le logos séminal, en chaque particulier.

C'est ainsi que l'on explique l'ordre et la bonté de la nature. Dieu a dit qu'elle était bonne. Le thème du platonisme est que l'être est bon.

Il ne s'agit pas nécessairement de devenir, mais d'être. Et c'est cela qui semble particulièrement séduire, comme moyen de fonder des valeurs dans un monde de faits. La structure du logos.

D'accord, donc ces trois influences. Je m'arrête un instant pour recueillir vos commentaires, questions et précisions. Est-ce que cela vous permet de vous remettre dans le bain après les vacances de printemps ? De vous reconnecter ? C'est clair pour ces trois points ? Parfait.

Voilà. Bien, notre prochaine tâche consiste donc à nous interroger sur la nature de ce schéma métaphysique. Il le développe, au gré de ses spéculations, à partir de l'expérience concrète et des fondements de la science moderne. Or, puisqu'il est naturaliste plutôt qu'idéaliste, mais profondément influencé par les idéalistes du XIXe siècle, et notamment par les thèmes romantiques, comment va-t-il décrire l'ultime ? Il ne parle pas de la réalité ultime comme s'il s'agissait d'une réalité unique parmi tant d'autres.

Vous voyez, ce serait le langage d'un théiste. La réalité ultime, c'est Dieu. Il existe toutes sortes d'autres réalités inférieures.

Ce n'est pas le langage de Whitehead. Pour lui, la réalité ultime est quelque chose qui imprègne toute chose. Et cette réalité ultime, vous l'aurez deviné, c'est la créativité.

Vous dites : « Ce n'est pas un objet. C'est une propriété. » Eh bien, vous avez raison, ce n'est pas un objet.

Il ne s'agit pas d'une substance, d'une métaphysique, de considérer l'ultime comme une chose. La créativité est-elle une propriété ? Non, pas exactement. C'est un processus.

C'est le processus d'émergence de la nouveauté. Et c'est là l'essence même de la nouveauté. La créativité, la nouveauté.

Attention, cette créativité, même lorsqu'il développe sa conception de Dieu bien plus pleinement qu'au début, n'est pas Dieu. Ce n'est pas Dieu. Pour qui a lu Bradley, cela n'a rien d'étonnant, car pour lui non plus, l'absolu n'est pas Dieu.

Dieu est tout simplement la manifestation suprême de l'absolu. Et pour Whitehead, Dieu est tout simplement la manifestation suprême de la créativité. Dès lors, on comprend immédiatement pourquoi le Dieu de Whitehead séduit les personnes de notre tradition chrétienne.

Voyez-vous, si Dieu est la manifestation suprême de la créativité, alors on pourrait le considérer comme le créateur. Mais bon, revenons à l'ultime. Comment décrire le processus créatif ? Il est évident que le mieux est de commencer par décrire un événement créatif plutôt que de décrire la créativité dans son ensemble.

Tout comme ces idéalistes, ils observent la réalité à travers le prisme de la conscience de soi. Whitehead s'attache alors à examiner introspectivement un événement créatif que nous connaissons par expérience immédiate. Le point de départ le plus simple, qui semble constituer son paradigme tout au long de sa démarche, est l'expérience de la perception sensorielle.

L'expérience de la perception sensorielle. Or, notez que c'est précisément par là que Hegel débute sa phénoménologie de l'esprit. L'esprit subjectif.

Sensation. Et perception. Et dans la mesure où il décrit cette expérience de perception sensorielle de manière introspective, ce qu'il va nous livrer est une description phénoménologique de la perception sensorielle.

La méthode phénoménologique, comme chez Hegel. La méthode phénoménologique. Alors, comment décrit-il la perception sensorielle ? Eh bien, il distingue trois modes dans l'expérience perceptive.

La perception en mode de... D'accord ? La première est la perception en mode d'efficacité causale. La seconde est la perception en mode d'immédiateté de présentation.

Le troisième point concerne la perception en mode de référence symbolique. Or, à mesure qu'il développe ce point, comme il le fait à plusieurs reprises, il le met toujours en opposition avec la théorie de la perception de John Locke. Or, lorsque John Locke décrit la perception sensorielle, qu'est-ce qui vient en premier ? L'efficacité causale ou les idées ? Hein ? Dans la phénoménologie de la perception, dans sa conscience, qu'est-ce qui vient en premier ? Les idées.

C'est le point de départ. Dans la conscience. Ce sont les idées.

Pour Whitehead, c'est une erreur totale. C'est faux. Il appelle cela le sophisme de la primauté de l'immédiateté de la présentation.

Il adore qualifier les choses de sophismes. Cela semblait être à la mode dans les années 1910 et 1920. Le sophisme qui consiste à privilégier l'immédiateté de la présentation.

On peut définir l'immédiateté de la présentation : l'idée qui est immédiatement présentée à la conscience, l'aspect cognitif.

L'immédiateté de la présentation correspond au contenu cognitif, à l'idée. Quant à l'efficacité causale, si nous en sommes conscients, elle relève évidemment de la conscience affective plutôt que cognitive. Et cette conscience est moins vive dans la perception sensorielle, c'est-à-dire visuelle, que dans la perception auditive, par

exemple, où l'on entend un bruit fort et où l'on en déchiffre la nature ultérieurement.

Ou encore au niveau du toucher, où la reconnaissance est plus lente. Mais son argument est que si l'on considère le sujet percevant comme l'unité psychosomatique entière, l'organisme humain dans son intégralité, alors, d'un point de vue phénoménologique, en termes de conscience de, l'élément initial est l'efficacité causale. Il y a un effet, causal, qui est ressenti.

Et, trompé par la clarté de la perception sensorielle, Locke tenait un discours différent. Mais même dans la perception visuelle, si la lumière est suffisamment vive, on la ressent d'abord. Cette lumière éblouissante.

Donc, la primauté dans le mode d'efficacité causale. Or, remarquez ce que cela implique. Voyez-vous, chez John Locke, l'idée précédait l'autre.

Ensuite, la question se pose : quelle en est la cause ? Il faut alors établir un lien de cause à effet, purement intellectuel, entre l'idée (qui est une pensée, non un sentiment, mais une pensée) et ce qui nous a amenés à penser cette idée. Autrement dit, l'idée est une représentation.

Espérons que ce soit une copie. Quant à la cause, nous l'ignorons. Nous devons faire des suppositions.

Existe-t-il une cause ? Nous l'ignorons. Avec certitude. Cela signifie donc que notre connaissance de la réalité est toujours indirecte.

Il faut en déduire logiquement. Mais pour Whitehead, si l'efficacité causale est ce qui compte, voyez-vous, dans cette expérience d'efficacité causale, il y a une connaissance directe de la cause qui m'affecte. Par exemple, si Ryan se levait et que je lui donnais un coup de poing à la mâchoire, il aurait une conscience directe de la cause qui l'affecte.

Donc, sur cette base, nous avons une connaissance directe de l'existence d'un objet réel. C'est ainsi qu'il peut être réaliste. Voyez-vous, contrairement à David Hume qui prétend que nous ne connaissons que des conjonctions constantes, il soutient que nous faisons l'expérience de liens de causalité.

Hume a tort. Il a trébuché sur l'erreur de croire que l'immédiateté de la présentation est primordiale. Voyez-vous, avec une étiquette aussi prestigieuse, on pourrait penser qu'il aurait pu s'en rendre compte.

Mais non. Il était tellement enfermé dans le mode de pensée lockéen. Cette conscience de l'efficacité causale n'a rien à voir avec les conjonctions constantes.

Combien de fois Ryan doit-il recevoir un coup au menton avant de comprendre ? Un seul, très certainement . L'immédiateté du moment. L'immédiateté de la présentation s'ensuit.

Une idée me vient à l'esprit. Bien sûr, rien ne garantit qu'elle soit bonne. Vous savez comment ça se passe.

Le matin, vous êtes réveillé par une sonnerie, vous attrapez le réveil et dites :
« Bonjour. » Vous vous trompez. Mais vous avez une idée.

Ainsi, l'immédiateté de la présentation vous fournit une idée hypothétique. Sans aucune garantie. Il vous faut ensuite prendre cette idée et la relier à la cause du stimulus.

Remarquez que l'idée n'est pas une représentation, une copie. C'est un symbole. D'où lui vient ce langage ? Directement de Bradley.

Vous voyez, Bradley, dans sa critique de l'empirisme traditionnel, affirmait que les idées ne sont ni des copies, ni des représentations. Ce sont des symboles que nous utilisons pour penser les choses. Ainsi, nous prenons l'idée et l'utilisons comme symbole pour nous y référer.

Nous avons donc une connaissance indirecte de l'essence d'un objet. Son essence, c'est ce qu'il est. Son existence, c'est ce qu'il est.

Vous avez donc une conscience directe de l' existence d'une chose, et une conscience indirecte de sa nature. Or, remarquez ce qui est impliqué, un autre élément encore, dans ce triptyque. Qu'est-ce qui, dans ces trois éléments, est à l'origine de l'expérience perceptive ? Quelles sont les causes, quels sont les facteurs qui créent cette expérience de perception ? Eh bien, premièrement, il y a les données objectives, les données objectives qui influencent l'état de conscience actuel.

Ainsi, si vous voulez, mes rêveries sont perturbées par ces données causales. Les stimuli causaux sont des données objectives qui exercent une influence causale. Deuxièmement, à mesure que les idées se développent, il s'agit de ce qu'il appelle les possibilités éternelles.

Qu'est-ce que c'est ? C'est le téléphone qui sonne à cette heure- ci . Vous dites que c'est possible. Vous vous trompez.

C'est le réveil. Mais les idées ne sont que des possibilités qui nous viennent à l'esprit. Et le monde regorge de toutes sortes de possibilités.

Des possibilités objectives et logiques auxquelles vous pensez. Et puis, il y a un troisième facteur qui complète l'expérience perceptive : la décision.

Vous dites donc bonjour et réalisez que votre décision était erronée. Mais la décision, voyez-vous, consiste à choisir parmi l'infinité des possibilités, l'ensemble des possibilités offertes par le stimulus. Vous choisissez et vous vous y tenez.

Et il se peut que le symbole que vous utilisez pour désigner cette chose soit efficace. Peut-être pas. Mais avec l'expérience, vous finirez par savoir quel est le symbole idéal, celui qui fonctionnera.

J'ai dit que l'expérience perceptive est son événement paradigmatique. L'événement d'une expérience perceptive. Formidable.

Son argument est que dans chaque expérience, dans chaque événement, dans l'ensemble du processus cosmique, il y a d'abord une efficacité causale. Un véritable processus causal. Il y a ensuite la prise en compte des possibilités qui se présentent comme telles à l'esprit, des idées.

J'ai une idée. Une idée ? Une possibilité. Que se passe-t-il ? Eh bien, j'ai une idée.

La possibilité. Et puis il y a la décision par laquelle, au cours du processus, le sort est jeté et l'on choisit une possibilité. On pourrait schématiser cela, de manière plus générale.

Représentez cela comme un schéma. Voici le processus jusqu'à présent. À ce stade, il y a une intrusion causale.

D'accord. Dès lors, convergent toutes sortes de possibilités éternelles que suggérerait une telle intrusion causale. Ainsi, parmi un nombre indéfini de possibilités, certaines sont pertinentes dans ce cas précis .

Et c'est à partir de là qu'une décision est prise. Voyez-vous, avec ces possibilités, vous pourriez aller dans cette direction. Possibilités un, deux, trois.

Vous pourriez aller dans cette direction. Vous pourriez aller dans cette direction. Vous pourriez aller dans cette direction.

À chaque possibilité éternelle correspond une autre. Et en choisissant la deuxième, on fonce dans cette direction. Il y a donc toujours trois éléments constitutifs dans chaque événement du processus cosmique.

Données causales objectives . Possibilités inhérentes. Oui, le processus naturel est chargé de possibilités, bonnes ou mauvaises, porteuses de valeurs .

Oui. Donc, vous avez la causalité objective donnée, les possibilités infinies, et enfin, la décision. Si vous comprenez cela, Whitehead est facile à appréhender.

Vous voyez, la question fondamentale de Whitehead est : quelle est la source de ces possibilités éternelles ? Et puisque je vous ai déjà indiqué qu'il recherche une doctrine de Lagos, quelle est donc cette source ? Dieu, le Lagos. Qui n'est en aucun cas un créateur, hein ? XD, bonjour. Dieu n'est pas une force causale.

Dieu est simplement celui qui ordonne, la providence, le Lagos. Vous voyez, c'est pourquoi il n'est pas théiste. Est-il déiste ? Non, un déiste crée.

Il n'est donc ni théiste, ni déiste. Est-il panthéiste ? Non, car il existe d'autres événements que l'événement suprême, qui est Dieu. Alors, qu'est-il ? C'est Whitehead.

Vous voyez, il est inclassable. Oui, je m'arrête un instant. Vous voyez où il veut en venir ? Vous constaterez que ces trois éléments, disons, jouent un rôle prépondérant dans son système métaphysique ; les données objectives ne sont que d'autres événements.

D'autres événements spatio-temporels influent causalement sur l'état actuel de ce flux. Il y a donc une intersection de deux flux causaux. Ces possibilités éternelles, il les appelle objets éternels.

Non pas des objets au sens de substance, mais au sens d'objets de la pensée, d'idées. Les idées sont des objets de la pensée, des objets de pensée. Ce sont des objets éternels.

Il qualifie parfois les événements d'entités actuelles. Sa métaphysique est donc une métaphysique des entités actuelles constituant un processus spatio-temporel. Elle repose sur des objets éternels, possibilités logiques de ce qui pourrait être, et sur des décisions qui expliquent l'individualité des choses.

Qu'est-ce qui fait de cette perception une perception individuelle, particulière ? Voyez-vous, qu'est-ce qui fait de votre vie votre vie individuelle ? Eh bien, dans ce flux, il y a une décision, une décision, une décision, une décision. Une décision qui, dans tous les cas, apporte ce qu'il appelle la satisfaction, pas nécessairement une satisfaction émotionnelle, mais au sens où le stimulus causal est assimilé d'une manière ou d'une autre à soi-même. Il devient ainsi un élément constitutif de l'individualité en devenir.

Le processus implique donc des éléments individuels liés causalement à d'autres éléments individuels. En d'autres termes, chaque sous-processus est lié causalement

à d'autres sous-processus individuels. De là découle un champ de possibilités infini, des possibilités créatives.

Seules certaines de ces réalisations se concrétisent. Et certaines d'entre elles le sont grâce aux décisions qui déterminent la direction que prend le processus individuel. Or, ce type d'événement constitue le paradigme, et c'est là que l'on peut comprendre le gradualisme.

Car si la perception est un acte conscient, et que l'on a conscience de ces trois éléments, à d'autres niveaux de réalité, elle peut ne pas l'être. Il existe donc un analogue rudimentaire de la décision, qui n'est pas conscient, où personne ne décide, mais qui représente le point de rupture, le moment où, dans la confluence des événements, une certaine possibilité est certaine. Exemple.

Avec ce beau temps qu'il y a deux semaines, mes jonquilles, non, mes tulipes, pardonnez-moi, mes bulbes de tulipes, alignés en rangées dans le parterre du jardin, atteignaient une hauteur impressionnante. J'imaginais déjà une explosion de couleurs dans quelques semaines, plus tôt que jamais. Bien sûr, d'autres possibilités me sont venues à l'esprit.

Quant à la croissance de mes tulipes, tout était possible. Mais le moment décisif est arrivé la semaine dernière, avec cette vague de froid qui a gelé mes tulipes. Elles sont maintenant flétries, mortes, et pendent jusqu'au sol.

Cette possibilité existait depuis le début. Et le moment décisif fut ce gel intense, une nuit où la température est descendue jusqu'à dix degrés. Adieu mes tulipes printanières.

Et on retrouve la même situation. On a le processus donné, dans lequel toutes sortes de données objectives l'influencent. Et selon ces données objectives, toute une gamme de possibilités s'offre à nous.

Or, le comportement des tulipes est bien plus déterminé que les décisions conscientes que nous prenons. Il ne prétend pas que les tulipes soient libres de leurs choix, mais il explique qu'une semaine auparavant, leur floraison était indéterminée et résultait d'un concours de circonstances.

Voilà. C'est donc le cas à chaque fois. C'est inhérent au processus.

Oups, on a dépassé le temps imparti, désolé. On reprendra ça la prochaine fois.